



HAL
open science

La runologie est-elle une fragmentologie ?

Victor Barabino

► **To cite this version:**

Victor Barabino. La runologie est-elle une fragmentologie?. Journée de l'Ecole Doctorale HMPL 2020, Nov 2020, Caen, France. hal-03216129

HAL Id: hal-03216129

<https://hal.science/hal-03216129>

Submitted on 3 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Victor Barabino, CRAHAM, 30/11/2020

Mots-clés : Scandinavie ; runes ; fragments ; histoire ; méthodologie ; fragmentologie.

Les sources de l'histoire scandinave médiévale sont rares et souvent fragmentaires tant au niveau du contenu que de la forme. Parmi ces sources, les runes ont fait l'objet d'études dès le Moyen Âge et la runologie s'est développée de façon consistante à partir de la Renaissance. Pour en donner une définition simple, les runes sont les caractères de plusieurs alphabets utilisés durant le Moyen Âge en Scandinavie. Plusieurs milliers d'inscriptions runiques ont été retrouvées dans les pays où les Scandinaves ont vécu, les plus anciennes datant du milieu du II^e siècle de notre ère. Les espaces concernés sont majoritairement la Norvège, la Suède et le Danemark, ainsi que quelques manuscrits islandais et des inscriptions provenant du monde anglo-saxon. Pour étudier ces inscriptions souvent courtes et peu compréhensibles, la fragmentologie, c'est-à-dire l'étude des fragments de manuscrits, peut se révéler utile. Cette dernière opère notamment par la comparaison et le regroupement des fragments au sein de corpus pour les interpréter, ce qu'il serait selon nous profitable d'appliquer aux inscriptions runiques pour lever certains de leurs mystères herméneutiques. Nous donnerons d'abord une présentation générale des sources runiques. Puis nous verrons en quoi la fragmentologie peut être appliquée à l'étude de ces inscriptions. Enfin, nous nous intéresserons à des divers cas d'inscriptions runiques que nous considérons comme des fragments et auxquels nous nous efforcerons donc d'appliquer certaines méthodes de la fragmentologie.

Il convient tout d'abord de faire une présentation rapide de ces sources peu connues dans l'historiographie française.

Les alphabets runiques qui nous intéressent ici sont ceux utilisés en Scandinavie et en Angleterre au Moyen Âge pour retranscrire le vieux norrois et l'anglo-saxon. A l'époque médiévale en Europe du Nord, on distingue trois alphabets runiques principaux selon une évolution à la fois chronologique et géographique. Le premier alphabet runique scandinave est l'ancien futhark, utilisé entre 150 et 800 de notre ère et comprenant 24 runes réparties en trois groupes. A partir du IX^e siècle et jusqu'au XII^e siècle, l'alphabet runique principal est le futhark récent, un alphabet de 16 runes dont on distingue trois variantes : l'alphabet à longues branches, l'alphabet à branches courtes et l'alphabet *stavlösa* (littéralement, « sans hampes »). Parallèlement aux évolutions du futhark en Scandinavie apparaît l'alphabet anglo-saxon, utilisé entre le V^e et le XII^e siècle, désigné sous le nom de futhorc. Il comprend 29 puis 33 runes et a été importé de Frise ou de Scandinavie. On possède ainsi plusieurs corpus principaux d'inscriptions runiques pour le Moyen Âge : environ 350 inscriptions en ancien futhark dont 267 se trouvent en Scandinavie sur des bractéates et 81 en Allemagne sur des fibules ; 3000 inscriptions de la période viking en futhark récent émanant du Danemark et de la Suède¹ ; environ 100 inscriptions en futhorc anglo-saxon. Ces divers corpus se distinguent par leurs alphabets mais aussi par les supports sur lesquels les inscriptions ont été gravées.

¹ JESCH Judith, ADAMS, Jonathan et RICHARDSON, Ian (dir.), « An English Dictionary of Runic Inscriptions in the Younger Futhark », University of Nottingham, 2006, [en ligne] :

<http://runicdictionary.nottingham.ac.uk/>

Les runes avaient plusieurs usages selon les interprétations qui en ont été faites par les historiens de la Renaissance à nos jours. Beaucoup d'inscriptions témoignent d'un usage quotidien : gravées sur des supports de bois ou d'os, elles portent des noms, des prières (souvent en latin), des messages individuels, des lettres de commerce, des marques d'affection et même des messages profanes et vulgaires. Les runes ont aussi beaucoup été utilisées dans le cadre d'épithames, avec des inscriptions sur des monuments funéraires et des pierres tombales, de l'époque de la christianisation (IXe-XIIe s.). Enfin, une part non négligeable des inscriptions runiques semble avoir été utilisée dans des pratiques magiques. On trouve ainsi des malédictions, des sorts et des amulettes. En revanche, l'existence d'oracles divinatoires n'est pas attestée. La valeur magique des runes est cependant soulignée à plusieurs reprises dans le paganisme nordique, notamment du fait de la croyance en l'origine divine des runes.

Au-delà de la signification de chaque rune, les inscriptions runiques donnent lieu à des interprétations nombreuses dès le Moyen Âge au sein de ce qui est plus tard nommé la runologie. Depuis les débuts de cette discipline, l'accent a été mis sur les interprétations magiques des runes qui ont pu donner lieu à certaines dérives à l'époque contemporaine, notamment dans les domaines de l'occultisme germanique mais aussi dans la littérature *fantasy* et la divination *New Age* des années 1980². Cependant, l'interprétation des runes peut également sortir de ce cadre magique, de plus en plus remis en question par l'historiographie³, et être utilisée pour comprendre les sociétés scandinaves du passé. Ainsi, la runologie a suscité depuis plusieurs décennies l'intérêt des historiens et des archéologues de ces civilisations. Les inscriptions runiques nous renseignent d'un côté sur la culture matérielle des anciens Scandinaves, mais également sur l'histoire de leurs représentations et mentalités.

Cependant, les inscriptions runiques sont souvent difficilement déchiffrables ou dépourvues du contexte nécessaire à leur interprétation. La fragmentologie, méthode d'investigation à l'origine réservée aux manuscrits, peut alors être utilisée pour les étudier.

La fragmentologie peut être définie comme l'étude des fragments de manuscrits du Moyen Âge et de la Renaissance. Elle a pris son essor à la fin du XIX^e siècle aux Etats-Unis avec les ventes privées de manuscrits, notamment à l'instigation d'Otto Ege⁴. On considérera ici comme fragment

² Voir notamment à ce sujet les ouvrages de Ralph BLUM, Stephen FLOWERS, Stephan GRUNDY et Nigel PENNICK.

³ FLOWERS, Stephen E., « How to Do Things with Runes : A Semiotic Approach to Operative Communication », in M. STOKLUND *et alii* (dir.), *Runes and their Secrets. Studies in Runology*, Copenhague, Museum Tusulanum, 2006, p. 65.

⁴ Otto F. Ege (1888-1951), professeur de philologie américain ayant exercé à Cleveland, est en effet resté célèbre pour ses « portfolios » composés d'extraits détachés de manuscrits médiévaux existants, ce qui lui valut le surnom de *book-breaker*. Réprouvé par les experts actuels du domaine, son héritage demeure l'événement fondateur de la discipline fragmentologique, bien que des méthodes plus respectueuses des manuscrits originels aient depuis lors vus le jour. Les « portfolios » d'Otto Ege ont notamment nécessité l'établissement de bases de données permettant de retracer la provenance des extraits qu'ils contiennent : ces bases de données, comme la Ege Medieval

toute source identifiée comme un élément faisant partie d'une source originelle plus étendue. Pour étudier ces sources fragmentaires, la méthode de la fragmentologie se décompose en plusieurs étapes, présentées récemment par Lisa Fagin Davis lors d'un atelier à la conférence de la Haskins Society de 2020⁵. Il convient de commencer par l'analyse paléographique, qui permet de déterminer l'alphabet utilisé et donc la période approximative de rédaction. Vient ensuite la transcription du texte, qui permet de comprendre le thème de l'ouvrage d'origine et sa nature. L'analyse codicologique peut par la suite révéler des indices de datation et de nature de l'ouvrage de provenance, tout comme l'analyse iconographique. Enfin, la recherche de fragments similaires dans des bases de données en ligne permet souvent de retrouver l'ouvrage d'origine.

Dans l'optique d'appliquer à la runologie les méthodes de la fragmentologie, nous proposerons ici deux méthodologies complémentaires : l'une sur l'analyse de la forme du document, l'autre sur l'interprétation de son contenu. Concernant la forme, l'analyse paléographique est la première étape. Son objectif est de déterminer l'alphabet utilisé, ce qui permet de situer approximativement le fragment du point de vue chronologique et géographique. Par la suite, une analyse matérielle de l'inscription donne généralement des précisions sur le support utilisé, la méthode d'inscription employée et le type d'objet sur lequel se trouve l'inscription.

Du point de vue du contenu, il convient d'abord de s'intéresser au texte une fois transcrit. Il s'agit d'abord d'en comprendre le sens global pour ensuite s'interroger sur la nature du document, en se demandant s'il a un usage quotidien ou plutôt une valeur magique. Si le document présente une iconographie, certains motifs sont à même de signaler un style particulier d'inscription relevant d'une certaine époque ou région. Enfin, l'emploi d'une base de données comme *RunData*⁶ s'avère souvent utile pour comparer l'inscription à d'autres inscriptions de même provenance géographique ou de même époque. Cette approche comparative permet souvent de combler certaines lacunes interprétatives. Parfois, divers indices convergent pour rattacher l'inscription à un corpus connu, comme par exemple la production d'un graveur particulier.

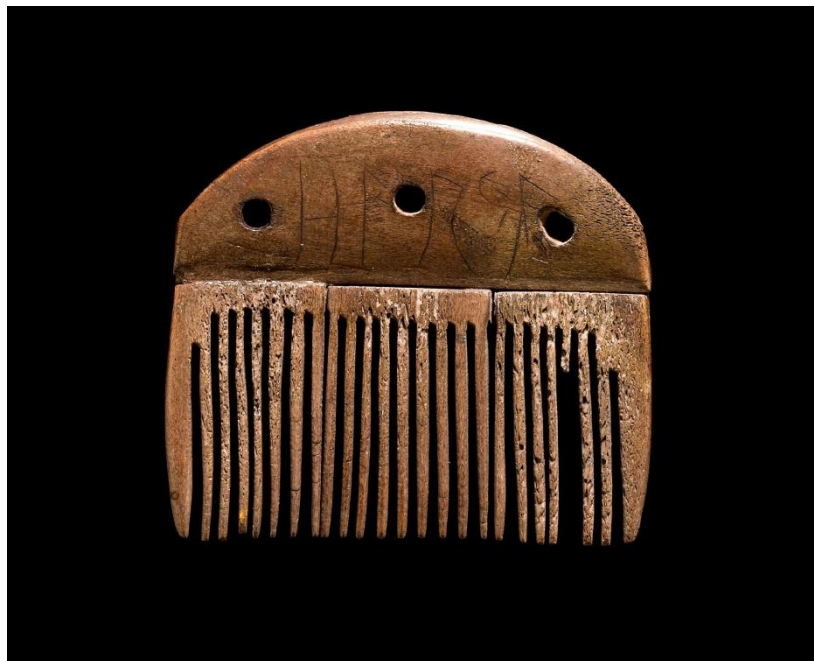
Intéressons-nous à présent à des cas précis d'interprétation d'inscriptions runiques qui se prêtent à l'application de la méthode fragmentologique. Nous procéderons ici chronologiquement, en commençant par la première inscription runique connue, le peigne de Vimose. En effet, l'approche fragmentologique est particulièrement utile dans ce cas pour replacer l'inscription dans son contexte archéologique. Plusieurs inscriptions runiques datant des II^e et III^e siècles de notre ère ont été retrouvées à Vimose au Danemark entre 1848 et 1858. Sur les 5000 artefacts excavés par les archéologues, seuls six portent des inscriptions runiques. Ils ont en commun un alphabet et une langue, cette dernière correspondant à ce qu'on peut définir comme une forme tardive de vieux

Manuscript Database, sont aujourd'hui des ressources essentielles pour les études fragmentologiques.

⁵ FAGIN DAVIS, Lisa, « Fragmentology in Practice: A Medieval Manuscript Workshop », International Haskins Conference 2020, 1^{er} novembre 2020.

⁶ Il s'agit d'un projet de l'université d'Uppsala initié en 1993 et ayant abouti à une base de données numérique pouvant être téléchargée sous la forme d'un logiciel créé spécifiquement à cet effet à l'adresse suivante : <https://www.nordiska.uu.se/forskn/samnord.htm>

germanique ou une forme primitive de vieux norrois. Les objets portant ces inscriptions semblent d'autre part appartenir à une ou plusieurs personnes ayant eu des fonctions similaires, à savoir des fonctions guerrières, puisqu'on trouve une pointe de lance, un capuchon métallique destiné à protéger la pointe d'une épée et un fourreau. Il s'agit donc, selon toute vraisemblance, de l'équipement d'un ou plusieurs hommes libres. L'analyse de chaque inscription permet alors de confirmer ou d'infirmer les hypothèses visant à mettre en relation les différents fragments. En effet, le peigne de Vimose porte l'inscription **harja** qui a été interprétée soit comme une simple indication de son usage commun, *harja* pouvant tout simplement désigner les cheveux⁷, soit comme une référence à un guerrier, à partir de l'étymologie **har*, renvoyant à une formation armée⁸. Il devient ainsi possible de supposer que le peigne entre dans l'ensemble des objets appartenant à un ou plusieurs guerriers. L'inscription est alors interprétée à la lumière des autres objets présents dans le dépôt archéologique, traité comme un ensemble de fragments à mettre en relation entre eux.



Peigne de Vimose comportant l'inscription **Harja**, vers 160 ap. J.-C., Musée national du Danemark © [CC BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/), Roberto Fortuna et Kira Ursem, 2020

Concernant le futhorc ensuite, l'approche comparative peut être utilisée par exemple dans le cas des anneaux runiques anglo-saxons. On dénombre vingt-six anneaux gravés pour la période anglo-saxonne, dont quatre sont désormais perdus et dont sept portent une inscription en vieil anglais utilisant l'alphabet futhorc. La majorité d'entre eux date des IX^e et X^e siècles. La plupart de ces anneaux sont des trouvailles faites par hasard⁹ : ils n'ont donc a priori aucun lien entre eux. Cependant, les anneaux de Bramham Moor, Kingmoor et Linstock Castle semblent constituer un

⁷ KABELL, Aage, « Harja », *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, vol. 102, 1973, pp. 1-15.

⁸ ANTONSEN, Elmer H., *Runes and Germanic Linguistics*, Berlin, New York, Mouton De Gruyter, 2002.

⁹ OSHAKA, Elisabeth, « Anglo-Saxon Inscribed Rings », *Leeds Studies in English*, n°34, 2003, p. 32.

ensemble cohérent. Ils portent des textes similaires consistant en une suite de lettres runiques sur le modèle suivant, pour prendre l'exemple de l'anneau de Bramham Moor : **ærkriuftl kriuripon glæstæpontol** (avec les variantes **ery.ri.uf.dol.yri.pol.les.te.pote.nol.** pour l'anneau de Linstock Castle et **ærkriuftlkriuriponglæstæpon/tol** pour l'anneau de Kingmoor). Ce texte ne fait pas sens en lui-même mais il est à peu près certain qu'il s'agit d'amulettes. En effet, selon Bruce Dickins, le premier mot renverrait à la formule *ærkriu* qu'on retrouve au début de formules magiques attestées dans un livre de médecine en vieil anglais de la fin du IX^e siècle ou du début du X^e siècle¹⁰. Le reste de l'inscription constitue, selon Raymond I. Page, « un charabia magique¹¹ ». L'interprétation de l'inscription est donc permise par la comparaison des trois anneaux et la mise en relation de leurs inscriptions, étudiées comme les fragments d'un ensemble cohérent. La méthode fragmentologique enrichit ainsi l'étude de la signification des inscriptions en apportant de nouvelles hypothèses découlant d'une approche comparative.

Pour ce qui est du futhark récent, plusieurs cas sont intéressants pour appliquer une méthodologie fragmentologique d'analyse. Quelques pierres runiques mentionnant le nom d'Hariwulf ont été retrouvées à la fois en Suède, dans la province de Blekinge, et au Danemark. Parmi les pierres suédoises, la pierre de Stentofthen (DR 357), identifiée comme datant du VII^e siècle du fait d'un alphabet mêlant des éléments d'ancien futhark et de futhark récent, contient une malédiction que l'on peut traduire de la façon suivante : « (À) <niuha> habitants (et) <niuha> invités Hapuwulfar a donné une année entière, Hariwulfar... ...Moi, le maître des runes, je cache ici // neuf daims, neuf étalons, Hapuwulfar a donné une année fructueuse, Hariwulfar... ...Moi, le maître des runes je cache ici // des runes de pouvoir // constamment (maudit par) le maléfice, (condamné à une) mort insidieuse (est) celui qui ceci // rompt¹² ». Il semble s'agir d'une référence à un sacrifice animal¹³. Lors de sa découverte en 1823, la pierre de Stentofthen était entourée de cinq autres grandes pierres formant un pentagone ou un pentagramme : on pense qu'elle faisait partie d'un édifice plus large. En cela, on peut donc la considérer comme un fragment. Or, dans la même région de Suède, trois autres pierres ont été identifiées avec des inscriptions comparables à celle de Stentofthen. Il s'agit des pierres de Gummarp (DR 358), d'Istaby (DR 259) et de Björketorp (DR 360 U). Cette dernière inscription reprend en partie le texte de la pierre de Stentofthen et pourrait donc appartenir au même ensemble, si on reprend la traduction suivante : « Moi, maître des runes (?), cache ici des runes de

¹⁰ DICKINS, Bruce, *Runic Rings and Old English Charms*, Braunschweig, Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, 1935, p. 252.

¹¹ PAGE, Raymond I., *An Introduction to English Runes*, Woodbridge, The Boydell Press, 2e éd., 1999, p. 112.

¹² **niuHAborumz ¶ niuhagestumz ¶ hApuwolAfz gAf j ¶ hAriwolAfz (m)A--u snuh-e ¶ hidez runono fe(l)(A)h ekA hed¶lerA // niu hAborumz ¶ niu hagestumz ¶ hApuwolAfz gAf j ¶ hAriwolAfz (m)A--u snuh-e ¶ hidez runono fe(l)(A)h ekA hed¶lerA // ginoronoz // herAmAlAsAz ¶ ArAgeu we(l)Aduds | sA pAt // bAriutip ; <niuha>borumz <niuha>gestumz Hapuwulfz gaf j[ar], Hariwulfz haidiz runono, felh eka hedra // niu habrumz, niu hangistumz Hapuwulfz gaf j[ar], Hariwulfz haidiz runono, felh eka hedra // ginnurunoz. // Hermalausaz argiu, Weladaups, sa pat // briutip.**

¹³ LOOIJENGA, Tineke, *Texts & Contexts of the Oldest Runic Inscriptions*, Leiden – Boston, Brill, 2003, p. 182.

pouvoir. Constamment (maudit par) maléfice, (condamné à une) mort insidieuse (est) celui qui rompt ceci. // Je prédis la destruction¹⁴ ». Elle a parfois été interprétée comme une borne marquant la frontière entre les Suèves et les Danes¹⁵. On trouve au Danemark, à Immervad dans la province du Jutland, la pierre de Hærulf, dont l'inscription est simplement ce nom d'Hærulf¹⁶, à relier étymologiquement au nom Hǫpuwulfar qui revient dans chacune des autres inscriptions. Ce nom semble donc être l'élément pouvant relier les diverses inscriptions étudiées au sein d'un ensemble runique cohérent. Il est en particulier possible de supposer que ces cinq pierres runiques ont été émises par un même clan, c'est-à-dire une communauté fondée sur un partage des ressources nécessaires à la survie mais également sur des liens de parenté plus ou moins complexes et étendus, d'où la possibilité d'un patronyme commun¹⁷. Ainsi, un nom revenant dans plusieurs inscriptions runiques peut indiquer une provenance commune sur le plan géographique et social. Le cas est ici d'autant plus intéressant que les inscriptions ont été retrouvées dans des lieux relativement éloignés, et même dans deux pays séparés par une frontière que les pierres semblent justement souligner. L'approche fragmentologique permet ainsi de constituer des corpus épigraphiques mettant en évidence les relations existant entre des espaces différents.

Outre le contenu de l'inscription, la graphie elle-même peut permettre de regrouper plusieurs fragments runiques. Plusieurs pierres runiques témoignent d'une simplification extrême de l'alphabet runique entre les X^e et XII^e siècles, caractérisée par des runes auxquelles il manque les hampes traditionnelles (traits principaux verticaux), caractères dits *stavlösa*, et qui marque l'apogée du processus de transition entre ancien futhark et futhark récent. On appelle ces caractères simplifiés « runes de Hälsinge » mais on en trouve à divers endroits de la côte est de la Suède et même en Norvège, près de Bergen. Une pierre runique retrouvée dans la province suédoise du Södermanland, à Österberga (Sö 159), présente une inscription comprenant à la fois des caractères du futhark récent à longues branches et des runes sans hampes, que l'on peut traduire ainsi : « Ingjaldr et Ôlvir ont dressé cette pierre en mémoire de Þorbjörn, leur père. Il a longtemps séjourné dans l'ouest. Hrœríkr(?), Guðmundr, <biu> (et) Gunnleifr ont taillé les runes¹⁸ ». De même, la pierre de Spånga (Sö 164) contient une inscription utilisant deux alphabets runiques différents de façon simultanée, à savoir à la fois des runes dites « à longues branches » (caractères verticaux) et des runes « à branches courtes » (caractères réduits, sans hampes). Elle est ornée du dessin d'un bateau

¹⁴ **hAidz runo ronu fAlAhAk hAiderA ginArunAz ArAgeu hAerAmAlAusz utiAz welAdAude sAz þAt bArutz // uþArAbA sbA** ; *Haidz runo runu, falh'k hedra ginnarunaz. Argju hermalaus, ... weladaupe, saz þat brytz. // Uþarba spa.*

¹⁵ THORNGREN, Karl-Gösta, *Runstenar i Blekinge*, Blekinge, Blekingeboken, 1942, pp. 63-96.

¹⁶ CHRISTIANSEN, Eric, *The Norsemen in the Viking Age*, Oxford, Blackwell, 2006.

¹⁷ LOOIJENGA, Tineke, *Texts & Contexts of the Oldest Runic Inscriptions*, Leiden – Boston, Brill, 2003, p. 188.

¹⁸ : **ikialtr : ak : aluir : raisþu : stain : þansi : at : þurbiurn : faþur : sin : han uaistr hafR uf uarit leki rorikr * kumytr biu * kunlaifr hiuku runar** ; *Ingjaldr ok Alver/Ølver ræisþu stæin þannsi at Þorbiorn, faður sinn. Hann vestr hafR of varit længi. Hrœríkr(?), Guðmundr, <biu>, Gunnlæifr hiuggu runar.*

ayant une croix pour mâit et rend hommage à un homme parti en expédition à l'ouest, comme en témoigne la traduction suivante : « Guðbjörn (et) Oddi ont dressé cette pierre en mémoire de Guðmarr, leur père. Lui qui est mort se tenait vaillamment dans l'équipage du bateau; il est inhumé dans l'ouest¹⁹ ». En observant la forme des runes, il est donc possible de dater chacune de ses pierres de la période de transition entre futhark ancien et futhark récent, qui se situe aux alentours du X^e siècle. Or, c'est précisément à cette époque que les raids vikings sont à leur apogée. Les pierres d'Österberga et de Spånga sont à la fois le témoignage d'une simplification de l'ancien futhark et d'une expansion viking vers l'ouest. Ces deux informations fragmentaires, une fois associées, nous conduisent à émettre au moins deux hypothèses différentes. La première est celle d'une simple corrélation - l'expansion viking correspond chronologiquement à l'époque de simplification de l'ancien futhark ; tandis que la seconde est celle d'un véritable lien de causalité. L'expansion des raids aurait provoqué une augmentation exponentielle de la production de pierres runiques en l'honneur des vikings célèbres ainsi que pour un usage courant et aurait donc nécessité un alphabet plus simple et uniforme²⁰. Cette seconde hypothèse est plausible étant donnée le grand nombre de pierres runiques gravées à l'époque viking et l'essor démographique postulé par nombre d'historiens concernant cette époque, y compris comme facteur d'expansion des raids, mais qui pourrait également expliquer la nécessité de développer un alphabet plus facilement diffusable et reproductible.

Toujours à l'époque du futhark récent, l'iconographie peut fournir la base d'une approche fragmentologique. En effet, à partir de la seconde moitié du XI^e siècle et jusqu'au début du XII^e siècle, un style ornemental nommé style d'Urnes se développe en Scandinavie. Il est caractérisé par des figures animales étroitement entrelacées représentées principalement sur des pierres runiques. Les têtes des animaux sont de profil, les yeux en amande et des ornements sont accrochés à leurs nez et oreilles. Ces pierres runiques fournissent des inscriptions que l'on a pu attribuer à des maîtres des runes spécifiques, non seulement parce que ces derniers ont souvent signé leurs œuvres mais également parce que chacun a développé une variante du style d'Urnes qui lui est propre. Cette identification se fonde ainsi sur l'analyse de chaque pierre runique comme fragment d'un corpus plus vaste émanant d'un même maître des runes. La question est donc de savoir ce qui, en l'absence de signature de l'artisan, permet de considérer une inscription comme faisant partie de son corpus. Or, cela se révèle difficile dès lors que tous les maîtres des runes de cette époque appliquent, dans une mesure plus ou moins grande, le style d'Urnes. On peut par exemple évoquer les ressemblances stylistiques entre deux maîtres des runes difficiles à distinguer l'un de l'autre : Åsmund Kåresson et Öpir. Åsmund Kåresson est l'un des maîtres de runes dont l'identité est la mieux connue. Il aurait exercé son art en Suède, dans les provinces d'Uppland et de Gästrikland, principalement entre 1025 et 1050. Son style reconnaissable permet d'identifier une vingtaine de pierres runiques comme étant

¹⁹ **kuþbirn : uti : þair r(a)isþu : stan þansi : at : kuþmar : f(a)þur : sin : stuþ : triki:l(a) : i * stafn skibi : likr uistarla uf huln sar tu :** ; *Guðbiorn, Oddi, þæir ræisþu stæin þanssi at Guðmar, faður sinn. Stoð drængila i stafn skipi, liggR vestarla of hulinn(?), sar do.*

²⁰ LIESTØL, Aslak, « The Viking Runes : The Transition from The Older to the Younger *Futhark* », *Saga-Book*, vol. XX, 1981, p. 249.

de sa production²¹. Pourtant, ce style est proche de celui d'Öpir, un maître des runes qualifié de tardif par rapport au style d'Urnes, puisque sa production est datée des alentours de la fin du XI^e siècle et du tout début du XII^e siècle. Lui aussi représente des figures animales typiques du style d'Urnes, bien que plus fines que son prédécesseur, ce qui est un premier élément de distinction. L'iconographie des pierres runiques du style d'Urnes peut d'ailleurs être analysée séparément du reste des inscriptions, comme des fragments à part entière, car elles contiennent une symbolique raffinée compréhensible seulement aux contemporains du graveur²². Mais c'est l'analyse de sa graphie qui se révèle la plus distinctive. En effet, il semble qu'Öpir n'ait pas maîtrisé l'usage du phonème *h* (en futhark récent, la rune *hagall*, ✱) : son utilisation de ce phonème est typique des voyelles aspirées en début de mot dans le dialecte de Roslagen, district de l'Uppland où il était actif²³. C'est donc ce critère qui permet de différencier à coup sûr sa production de celle d'Åsmund Kåresson et de l'identifier comme l'auteur d'une cinquantaine de pierres runiques non signées, en plus des cinquante inscriptions qui lui sont déjà attribuées.



Inscription U859 à Måsta (Uppland, Suède), datant de la première moitié du XI^e siècle, signée par Åsmund Kåresson ©[CC BY- NC 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/), The Maja Bäckvall Runestone Collection, 2016

Certains fragments runiques en futhark récent peuvent d'autre part être replacés dans le contexte de la christianisation. 670 inscriptions runiques ont notamment été retrouvées à Bergen

²¹ GUSTAVSON, Helmer, « Runfynd 1984 », *Fornvännen*, vol. 81, 1986, pp. 84-87.

²² BERTELSEN, Lise G., « On Öpir's pictures », in M. Stoklund *et alii* (dir.), *Runes and their Secrets. Studies in Runology*, Copenhagen, Museum Tusulanum, 2006, pp. 31-64.

²³ HERSCHEID, Frands, « UbiR, YbiR, ybir : är det U485 Ofeg Öpir ? », *Fornvännen*, vol. 93, 1998, pp. 97-110.

(Norvège) entre 1955 et 1979 et ont fait l'objet d'un projet de numérisation entre 1993 et 1996. Une typologie de ces inscriptions a été établie et permet de les considérer chacune comme les fragments de corpus spécifiques, définis par divers critères²⁴. L'alphabet utilisé est l'un des premiers critères distinctifs. Ainsi, sur 670 inscriptions, seules soixante-cinq ne sont pas des inscriptions runiques. La typologie contient huit catégories, certaines avec des sous-catégories, chaque rune pouvant appartenir à plusieurs catégories à la fois. Si l'on s'intéresse plus spécifiquement à la catégorie VI, les inscriptions latines, on remarque que certaines sont écrites en *futhark*. On peut prendre les quatre exemples suivants, pour lesquels on possède des clichés de bonne qualité et qu'on peut transcrire ainsi :

B003 **auema** *ave ma(ria)*

B005 **reiudeorum innomini patrisnazareus** *re(x) iudeorum in nomini patris nazareus*

B007 **amia** *a[ve]m[ar]ia*

B014 **dus** *d[e]us*

Malgré l'utilisation du *futhark*, ces inscriptions peuvent être considérées comme les fragments d'un corpus en latin. Leur interprétation révèle en effet des textes faisant référence à la religion chrétienne, qu'il s'agisse de Marie (B003, B007), de Jésus (B005) ou simplement de Dieu (B014). La datation reste incertaine mais du fait de la graphie en *futhark*, de l'utilisation du latin et des références au christianisme, on peut estimer que ces inscriptions datent de la période du *futhark* récent, entre 900 et 1200, période à laquelle le Danemark se christianise, et qui constitue un « contexte dynamique²⁵ » pour l'écriture runique.

A travers ces divers exemples d'application, j'espère donc avoir montré que la fragmentologie peut inspirer à la runologie diverses approches méthodologiques. En prenant exemple sur les méthodes de la fragmentologie qui se sont développées en particulier ces dernières années, il est possible d'établir un protocole méthodologique d'analyse des inscriptions runiques en tant que fragments pouvant être replacés dans des corpus définis par divers critères. Malgré tout, l'approche fragmentologique ne peut pallier tous les problèmes posés par l'interprétation des runes, qui restent souvent inintelligibles. De ce fait, les inscriptions runiques apparaissent souvent, selon l'expression de Jan Ragnar Hagland, comme des sources « complémentaires » ou

²⁴ ORE, Espen S., TWEEDIE, Fiona J., et DOUGAN, Craig, "Computers, statistics, and the grouping of rune forms", in DEEGAN, Marilyn, ANDERSON, Jean and SHORT, Harold (éd.), *Digital Resources for the Humanities*, vol. 98, 1998, pp. 117 – 127. Voir aussi HAAVALDSEN, Anne et ORE, Espen S., « Runes in Bergen. Preliminary report from the project "Computerising the runic inscriptions at the Historical museum in Bergen" », *Humanistik Datasenter*, éd. 2003, [en ligne] : <https://web.archive.org/web/20041013182646/http://www.nb.no/baser/runer/ribwww/english/runindex.html#Heading3>

²⁵ ZILMER, Kristel, « Christian Runic Inscriptions in a Dynamic Context », in M. STOKLUND *et alii* (dir.), *Runes and their Secrets. Studies in Runology*, Copenhague, Museum Tusculanum, 2006, pp. 437-453.

« supplémentaires » une fois combinées à d'autres types de sources²⁶. C'est pourquoi une étude historique de la Scandinavie médiévale, comme mon travail de thèse, ne peut en faire l'économie mais doit toujours les mettre en regard d'autres sources.

²⁶ HAGLAND, Jan R., « Runic writing and Latin literacy at the end of the Middle Ages: A case study », in M. STOKLUND *et alii* (dir.), *Runes and their Secrets. Studies in Runology*, Copenhague, Museum Tusculanum, 2006, pp. 141-157.

Bibliographie

ANTONSEN, Elmer H., *Runes and Germanic Linguistics*, Berlin, New York, Mouton De Gruyter, 2002.

BAMMESBERGER, Alfred, « Das Futhark und seine Weiterentwicklung in der anglo-friesischen Überlieferung », in A. BAMMESBERGER et G. WAXENBERGER (dir.), *Das futhark und seine einzelsprachlichen Weiterentwicklungen*, Berlin, Walter De Gruyter, 2006, pp. 171-187.

BERTELSEN, Lise G., « On Öpir's pictures », in M. Stoklund *et alii* (dir.), *Runes and their Secrets. Studies in Runology*, Copenhagen, Museum Tusulanum, 2006, pp. 31-64.

CHRISTIANSEN, Eric, *The Norsemen in the Viking Age*, Oxford, Blackwell, 2006.

DICKINS, Bruce, *Runic Rings and Old English Charms*, Braunschweig, Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, 1935.

FAGIN DAVIS, Lisa, « Fragmentology in Practice: A Medieval Manuscript Workshop », International Haskins Conference 2020, 1^{er} novembre 2020.

FREDERIKSEN, Britta O., « 94. The history of Old Nordic manuscripts IV: Old Danish », in O. BANDLE *et alii* (dir.), *The Nordic Language. An International Handbook of the History of the North Germanic Languages*, 2002, pp. 816-824.

FLOWERS, Stephen E., « How to Do Things with Runes: A Semiotic Approach to Operative Communication », in M. STOKLUND *et alii* (dir.), *Runes and their Secrets. Studies in Runology*, Copenhagen, Museum Tusulanum, 2006, pp. 65-81.

GUSTAVSON, Helmer, « Runfynd 1984 », *Fornvännen*, vol. 81, 1986, pp. 84-87.

HAAVALDSEN, Anne et ORE, Espen S., « Runes in Bergen. Preliminary report from the project "Computerising the runic inscriptions at the Historical museum in Bergen" », *Humanistik Datasenter*, éd. 2003, [en ligne] :

https://web.archive.org/web/20041013182646/http://www.nb.no/baser/runer/ribwww/english/run_eindex.html#Heading3

HAGLAND, Jan R., « Runic writing and Latin literacy at the end of the Middle Ages: A case study », in M. STOKLUND *et alii* (dir.), *Runes and their Secrets. Studies in Runology*, Copenhagen, Museum Tusulanum, 2006, pp. 141-157.

HERSCHEND, Frands, « Codex Regius 2365, 4to – Purposeful Collection and Conscious Composition », *Arkiv för nordisk filologi*, vol. 117, 2002, pp. 121-143.

HERSCHEND, Frands, « UbiR, YbiR, ybir : är det U485 Ofeg Öpir ? », *Fornvännen*, vol. 93, 1998, pp. 97-110.

HINES, John, « The Runic Inscriptions of Early Anglo-Saxon England », in A. BAMMESBERGER (dir.), *Britain 400-600 : Language and History*, Heidelberg, C. Winter, 1990, pp. 437-456.

JESCH Judith, ADAMS, Jonathan et RICHARDSON, Ian (dir.), « An English Dictionary of Runic Inscriptions in the Younger Futhark », University of Nottingham, 2006, [en ligne] :

<http://runicdictionary.nottingham.ac.uk/>

KABELL, Aage, « Harja », *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, vol. 102, 1973, pp. 1-15.

LIESTØL, Aslak, « The Viking Runes : The Transition from The Older to the Younger *Futhark* », *Saga-Book*, vol. XX, 1981, pp. 247-266.

LOOIJENGA, Tineke, *Texts & Contexts of the Oldest Runic Inscriptions*, Leiden – Boston, Brill, 2003.

MACLEOD, Mindy et MEES, Bernard, *Runic Amulets and Magic Objects*, Woodbridge, The Boydell Press, 2006.

ORE, Espen S., TWEEDIE, Fiona J., et DOUGAN, Craig, « Computers, statistics, and the grouping of rune forms », in DEEGAN, Marilyn, ANDERSON, Jean and SHORT, Harold (éd.), *Digital Resources for the Humanities*, vol. 98, 1998, pp. 117 – 127.

OSHAKA, Elisabeth, « Anglo-Saxon Inscribed Rings », *Leeds Studies in English*, n°34, 2003, p. 29-45.

PAGE, Raymond I., *An Introduction to English Runes*, Woodbridge, The Boydell Press, 2e éd., 1999.

THORNGREN, Karl-Gösta, *Runstenar i Blekinge*, Blekinge, Blekingeboken, 1942.

WAXENBERGER, Gaby, « The Yew-Rune and the Runes Haglaz, Gyfu, Ior, and Is in the Old English Corpus », in M. STOKLUND *et alii* (dir.), *Runes and their secrets : Studies in Runology*, Copenhagen, Museum Tusulanum, 2006, p. 285-414.

ZILMER, Kristel, « Christian Runic Inscriptions in a Dynamic Context », in M. STOKLUND *et alii* (dir.), *Runes and their Secrets. Studies in Runology*, Copenhagen, Museum Tusulanum, 2006, p. 437-453.